

---

## La seconde république florentine (1527-1530) et l'émergence d'un héros nouveau : le citoyen-soldat

*La seconda repubblica fiorentina (1527-1530) e la nascita di un eroe nuovo: il cittadino soldato*

Silvia Genzano

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/1034>

DOI : 10.4000/cei.1034

ISSN : 2260-779X

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2012

Pagination : 169-197

ISBN : 978-2-84310-234-9

ISSN : 1770-9571

### Référence électronique

Silvia Genzano, « La seconde république florentine (1527-1530) et l'émergence d'un héros nouveau : le citoyen-soldat », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 30 avril 2014, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/1034> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.1034>

---

© ELLUG

# LA SECONDE RÉPUBLIQUE FLORENTINE (1527-1530) ET L'ÉMERGENCE D'UN HÉROS NOUVEAU : LE CITOYEN-SOLDAT

*Silvia Genzano*  
Académie de Troyes

Le 2 septembre 1494, Charles VIII, roi de France, franchit les Alpes au col du Montgenèvre et se dirige avec une rapidité inouïe vers Naples pour faire valoir ses droits héréditaires sur le royaume. Dès lors, l'Italie connaît une période de guerre qui va durer plus de trente ans et qui va modifier radicalement la façon de penser la guerre et la politique, mettant en outre au jour la nécessité d'une réflexion nouvelle sur les armes. Après la défaite essuyée par la cité lors de l'assaut sur Pise en 1506 et la fuite des soldats mercenaires, le gouvernement républicain se résout à mettre en œuvre les idées défendues par Machiavel et le nomme secrétaire des Neuf de la Milice, la nouvelle magistrature créée en décembre, afin de mettre en place une armée citoyenne constituée d'hommes du *contado* et commandée par des officiers nés dans la cité de Florence. La création d'une organisation militaire renoue avec la tradition communale qui prévoyait que la défense de la cité devait revenir à chaque citoyen. Si l'humanisme florentin soutenait encore cette idée au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, il s'agissait davantage d'une posture théorique que d'une réalité<sup>1</sup>.

En effet, le xv<sup>e</sup> siècle voit prospérer une riche classe marchande qui renonce à défendre personnellement le territoire et préfère stipendier des *condottieri* et autres mercenaires<sup>2</sup>. À ces soldats de profession mus par

1. Dans l'éloge funèbre qu'il compose en 1428 en l'honneur de Nanni degli Strozzi, le *condottiere* ferrarais qui s'était illustré dans la lutte face aux seigneurs de Milan, Leonardo Bruni regrette l'époque où les citoyens défendaient eux-mêmes la cité. Voir H. Baron, *La crisi del primo Rinascimento italiano, umanesimo civile e libertà repubblicana in un'età di classicismo e di tirannide*, edizione riveduta e aggiornata, Florence, G. C. Sansoni Editore, 1970, p. 469.

2. Sur ce point, nous renvoyons à Frédérique Verrier, *Les armes de Minerve, L'Humanisme militaire dans l'Italie du xv<sup>e</sup> siècle*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1997, p. 39.



l'appât du gain et ne nourrissant aucun sentiment patriotique à l'égard de la cité qui les emploie, Machiavel oppose les citoyens prêts à mourir pour leur cité<sup>3</sup>. Bien que la milice florentine essuie un échec cuisant face aux troupes espagnoles lors de la prise de Prato en août 1512, l'idéal d'une cité organisée en armée demeure présent dans les esprits puisque l'on assiste à une résurgence de cette notion de patriotisme armé lors de la seconde république. La réinstauration de la milice prônée par Machiavel coïncide en effet avec le départ des Médicis en 1527.

La seconde république qui ne durera que trois années reprend largement les schémas de pensée et les modèles de la première république ; néanmoins, elle en façonne de nouveaux, des modèles forts que les Florentins sont invités à suivre pour résister aux troupes étrangères qui sont sur le point d'encercler la ville. Quels sont ces nouveaux modèles ? Comment sont-ils élaborés ? Quels liens entretiennent-ils avec le passé ? Comment seront-ils lus dans les vingt ou trente ans qui suivent la chute de la seconde république ?

Pour répondre à ces questions, nous nous arrêterons en premier lieu sur le changement de perception que l'introduction des armes entraîne sous la seconde république. Ce sera pour nous l'occasion de comprendre comment les orateurs à la milice construisent l'image du citoyen-soldat dans le but de recréer un *éthos* républicain. En second lieu, afin de mettre en perspective cette question du citoyen-soldat, nous examinerons les jugements que des historiens tels que Donato Giannotti, Benedetto Varchi, Iacopo Nardi, Filippo de' Nerli et Francesco Guicciardini portent rétrospectivement sur Francesco Ferrucci, commissaire aux armées florentines sous la seconde république. Incarnation du héros pour certains, figure sans épaisseur pour d'autres, la construction de son personnage est chargée de significations fort différentes d'un auteur à un autre.

3. L'*ordinanza* qu'il met en place, c'est-à-dire une petite armée permanente, ne concerne toutefois que le *contado* seul, puisque les citoyens florentins ne sont pas armés. Elle n'implique pas la conscription obligatoire, aussi ne peut-on pas la définir comme la milice des Florentins à proprement parler. La milice n'en demeure pas moins rattachée à la politique de la première république et c'est sans doute la raison pour laquelle, en 1513, les Médicis abolissent l'institution créée sous l'administration sodérinienne puis la rétablissent sous une forme différente.

## Le citoyen-soldat : l'élaboration d'un modèle nouveau

### *La guerre et la modification des perceptions : réhabilitation des armes*

Dans cette première partie, je m'appuierai sur les discours à la milice prononcés par de jeunes Florentins chargés de galvaniser les troupes de la nouvelle milice. Ces harangues sont révélatrices de la crise politique et spirituelle qui secoue la cité du lys dans le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle. Elles témoignent en outre d'une volonté de recréer un *éthos* républicain et définissent de nouveaux modèles auxquels les Florentins assiégés doivent s'identifier. Seuls cinq de ces discours nous sont parvenus<sup>4</sup> : il s'agit, par ordre chronologique, des discours prononcés le 29 janvier 1529<sup>5</sup> par Pierfilippo Pandolfini en l'église San Lorenzo<sup>6</sup> et Luigi Alamanni<sup>7</sup> en l'église de Santa Croce, le 3 février 1530 par Bartolomeo Cavalcanti<sup>8</sup> en l'église Santo Spirito, et le 5 février 1530 par Piero Vettori<sup>9</sup>. Quant au cinquième discours figurant dans notre corpus, des incertitudes subsistent : à en juger par les idées qui y sont développées, nous sommes fondés à croire qu'il a été composé selon toute vraisemblance au cours du siècle de Florence ou juste avant ; toutefois, nous ne savons pas précisément à quelle date il a été prononcé<sup>10</sup>. La paternité de cette allocution soulève elle aussi une question : en effet les historiographes ne mentionnent pas Filippo Parenti lorsqu'ils répertorient les noms des auteurs de discours à la milice. L'attribution de ce discours à Parenti est de toute évidence erronée, mais puisque nous ne disposons pas d'informations tangibles pour infirmer ou

4. Cet article poursuit un des principaux axes de réflexion de la thèse de doctorat que j'ai préparée sous la direction de Jean-Claude Zancarini et soutenue en novembre 2010 à l'École normale supérieure de Lyon : « La seconde république florentine (1527-1530). Pensée politique et lectures historiques » ; pour une retranscription de la plupart des harangues à la milice connues à ce jour, je renvoie aux annexes de cette thèse.

5. Les années indiquées correspondent à notre calendrier et non au calendrier *ab incarnatione* en usage à Florence à l'époque.

6. Pierfilippo Pandolfini, *Orazione al popolo di Firenze nel tempio di San Lorenzo, a di XXVIII di gennaio MDXXVIII*, *Archivio Storico Italiano*, I, 15, 1851, p. 350 à 376. Cette harangue figure dans nos annexes, voir annexe 5.

7. Discours publié par Manlio Fancelli, dans *Orazioni politiche del Cinquecento*, Bologne, Zanichelli Editore, 1941, vol. XXIII, p. 1 à 8. Cette harangue figure dans nos annexes, voir annexe 4.

8. *Ibid.*, p. 9 à 24. Cette harangue figure dans nos annexes, voir annexe 3.

9. Discours publié par Rudolf Von Albertini, en annexe 9 de *Firenze dalla repubblica al principato, storia e coscienza politica*, Turin, Einaudi, 1970, p. 418 à 424.

10. Pietro Dazzi, à qui l'on doit la publication de cette allocution, déclare dans sa note introductive : « *Fra i giovani che nei vari tempi fecero le orazioni alla milizia fiorentina il Varchi non ricorda il Parenti, ed io non saprei dire quando egli dicesse questa sua.* » (*Orazioni politiche del secolo XVI*, Florence, G. Barbèra, 1866, p. 438.) Cette harangue figure dans nos annexes, voir annexe 2.

confirmer cette hypothèse, nous nous contenterons dans notre étude de désigner ce discours comme étant celui de Parenti<sup>11</sup>.

L'écriture des cinq discours composant notre corpus recouvre une période d'une année allant de la fin du mois janvier 1529 au début du mois de février 1530. Si cette période est relativement brève, elle n'en est pas moins chargée d'événements forts pour Florence et pour l'Italie tout entière : en juin 1529, le pape signe les accords de Barcelone et se soumet à l'autorité de l'empereur en échange du rétablissement des Médicis à Florence ; ces accords sont suivis du traité de Cambrai (Paix des Dames, août 1529), par lequel François I<sup>er</sup> abandonne ses prétentions sur les territoires italiens en échange de la libération de ses fils retenus en otages à Madrid. Le siège de Florence, qui commence en octobre 1529 et qui va durer 10 mois, représente une des seules résistances face à la mainmise exercée par Charles Quint. C'est dans ce contexte de guerre et d'urgence qu'il faut replacer la composition des harangues. Les discours de Bartolomeo Cavalcanti et de Piero Vettori, prononcés durant les mois du siège de Florence, en acquièrent du reste une résonance d'autant plus forte.

Dans une cité où traditionnellement les « vieux », au sens d'« aînés », sont considérés comme des modèles à suivre en raison de leur expérience et de leur sagesse et où on tend à penser que seuls sont aptes à participer à la vie politique ceux qui ont des ancêtres ayant eux-mêmes participé à la vie politique, on assiste à l'émergence d'un modèle d'un genre nouveau, celui du citoyen-soldat, un homme jeune qui se distingue par ses mérites, par son implication dans la défense de la cité et non pas par un patronyme illustre. À cet égard, nous devons d'emblée remarquer le jeune âge des orateurs : au moment où il prononce son discours à la milice Bartolomeo Cavalcanti (1503-1562) a environ 27 ans, Pierfilippo Pandolfini (1499-1534) en a 30, Piero Vettori (1499-1585) également, Luigi Alamanni (1495-1556)

11. Rudolf Von Albertini déclare que Lorenzo Benivieni pourrait être l'auteur de ce discours, ouvr. cité, notes p. 130-131. Les historiographes mentionnent d'autres discours qui ne sont pas connus à ce jour, soit parce qu'ils ont été perdus, soit parce qu'ils n'ont pas encore été découverts dans les archives florentines, mais aussi parce que, visiblement, la publication de ces discours n'était pas systématique comme semble le confirmer Benedetto Varchi : « *L'Alamanni tra per lo aver egli piccola voce, e che la chiesa di Santa Croce è grande, fu poco udito, e perciò l'orazion sua si fece subitamente stampare, la quale fu (come può vedere ciascuno che vuole) tutta modesta e piena di religione.* » (Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, dalla sezione letteraria ed artistica del Lloyd austriaco, tipografia del Lloyd austriaco, « Biblioteca Classica Italiana », sezione XVI<sup>a</sup>, n° 6, 1858-59, VIII, 8, p. 140.) Si l'on se fie au récit de Benedetto Varchi, les jeunes gens qui prononcèrent une oraison furent Giovambattista Nasi, Luigi Alamanni, Domenico Simoni e Pierfilippo Pandolfini en 1529 (VIII, 10), mais également Bartolomeo Cavalcanti, Lorenzo Benivieni, Piero Vettori et à nouveau Pierfilippo Pandolfini en 1530 (X, 74). Bernardo Segni énonce les noms suivants : « *Furono eletti infra i primi, che facessero tali orazioni, Piero Vettori, Bartolommeo Cavalcanti, Lorenzo Benivieni, Battista Nasi, e dipoi Luigi Alamanni, e Pierfilippo Pandolfini per non dirne più.* » (Bernardo Segni, *Istorie fiorentine dall'anno MDXXVII al MDLV*, Florence, Gargano Gargani, giusta una copia scritta da Scipione Ammirato, Barbèra, Bianchi e comp., 1857, p. 57.)

en a 34 et Filippo Parenti, si c'est bien lui qui a prononcé une harangue à la milice entre 1527 et 1530, devait avoir entre 35 et 38 ans, puisqu'il est né en 1492. De plus, ces hommes ne sont globalement pas issus d'une grande lignée, leur famille possède d'ailleurs une faible représentation aux charges publiques. Le fait qu'on leur ait confié la mission de prononcer une allocution face aux Florentins rassemblés peut donc s'expliquer de deux manières. On peut y voir d'une part, une forme de reconnaissance de la part du gouvernement envers cette jeunesse qui a contribué activement à expulser les Médicis de Florence. D'autre part, si on décide d'accorder une place à ces jeunes gens, c'est sans doute que l'on estime que la compétence politique dépend des qualités intrinsèques d'un individu et non pas uniquement de son appartenance à un lignage ni de son âge<sup>12</sup>. Le changement de critères dans l'évaluation politique s'accompagne d'un changement de critères dans la définition des modèles à suivre et la mise en place de la milice citadine théorisée quelques années plus tôt par Machiavel joue un rôle considérable dans cette transformation. Nous allons à présent voir comment les orateurs réhabilitent l'utilisation des armes et érigent la figure du citoyen-soldat en modèle.

La *Provvisione* du 6 novembre 1528, qui définit la raison d'être de l'*ordinanza*, la milice nouvellement instituée, et énonce ses modalités de fonctionnement, prévoit que tous les citoyens soumis aux impôts et âgés de 18 à 50 ans, qu'ils soient *beneficiati*<sup>13</sup> ou qu'ils ne le soient pas, devront se soumettre à un recensement et que l'entraînement militaire ne s'appliquera qu'aux hommes âgés de moins de 36 ans. En outre, la loi prévoit que des parades militaires auront lieu afin de manifester la puissance de la milice; de la même manière, on prononcera des oraisons pour inciter les citoyens à défendre leur cité et on armera les citoyens, tous les ans, à l'issue d'une messe solennelle. Ces oraisons face auxquelles nous sommes aujourd'hui en position de lecteurs, et non en position d'auditeurs comme l'étaient les Florentins alors, contiennent des valeurs fortes et ont pour but de marquer les esprits. Deux constantes sont à relever dans notre corpus.

La première est que tous les orateurs s'emploient à leur manière à inscrire la cité dans une certaine tradition et à établir un lien de continuité entre Florence et de glorieux modèles de l'époque classique. Bartolomeo

12. Voir sur ce point la dernière partie de la thèse de Cécile Terreaux-Scotto, *Les âges de la vie dans la pensée politique florentine républicaine de la révolte des « Ciompi » à la chute de la république (1378-1532)*, thèse soutenue en septembre 2001 à l'Université Paris VIII sous la direction de Jean-Louis Fournel, publication prochaine.

13. Pour être *beneficiato*, il faut être un citoyen âgé de plus de 29 ans et avoir un ascendant sur trois générations élu ou éligible dans l'un des conseils de la cité.

Cavalcanti évoque la triade Athènes-Sparte-Rome et présente Florence comme l'héritière moderne de ces cités :

Est-il nécessaire que je mentionne Athènes, que je vous fasse l'éloge de Sparte? que je vous célèbre Rome? car, puisque vous avez voulu rendre votre cité semblable à celles-ci en imitant le plus possible leurs ordres merveilleux et salvateurs et en suivant les traces de leurs forts et valeureux citoyens, vous avez su montrer aux siècles présents que l'antique valeur n'est point éteinte, mais qu'elle se ravive en vous, pour la très grande gloire de votre nom<sup>14</sup>.

Piero Vettori, lui, ne parle nullement de la splendeur de l'empire romain<sup>15</sup> et préfère rappeler l'époque où l'Étrurie contrôlait une grande partie de la péninsule, mettant ainsi en avant un lien de filiation direct entre l'Étrurie et la Toscane :

Et la gloire des armes n'est pas nouvelle pour les Toscans : qui ne sait pas combien dans l'antiquité ils étaient renommés? [...] je parle des siècles les plus lointains que beaucoup ont oubliés en raison du temps qui s'est écoulé depuis, mais pour nous c'est une honte de ne pas savoir les choses qu'ont accomplies de manières vertueuses les anciens habitants de notre région. Nous pouvons donc espérer que si nous dirigeons entièrement notre esprit vers ce louable exercice, nous pourrions renouveler le pouvoir et la gloire de ces Toscans belliqueux, parce que nous aussi sommes nés sous le même ciel apte à produire des esprits généreux et beaux; et nous ne devons pas considérer que la nature a changé, mais que la cause de notre sommeil paresseux a plutôt été une mauvaise éducation qui annihile et endort tout esprit généreux en le nourrissant d'œuvres abjectes et mécaniques<sup>16</sup>.

Le choix de telle référence historique plutôt que de telle autre participe d'une volonté « idéologique » qui répond à l'aspiration à modeler une identité républicaine florentine.

Dans ce passage que nous avons coupé en raison de sa longueur, Vettori choisit de retracer l'histoire de la Toscane en remontant à ses origines

14. B. Cavalcanti, ouvr. cité, p. 11 : « *E che è necessario che io vi nomini Atene, vi lodi Sparta? vi celebri Roma? delle quali, si come avete voluto i maravigliosi e salutari ordini imitando simili a quelle, il più che si potesse, fare la città vostra, così ancora seguendo i vestigi de' loro forti e valorosi cittadini avete saputo mostrare a i presenti secoli che l'antico valore non è già spento, ma in voi con gloria grandissima del nome vostro si raccende.* »

15. On peut d'ailleurs se demander si Vettori n'envisage pas Rome comme un exemple contre-productif dans la mesure où il ne correspond pas à la situation florentine, à l'instar de Francesco Guicciardini qui voit en Rome un exemple glorieux, certes, mais inapproprié à la situation moderne. Francesco Guicciardini, *Ricordo C 110*, Milan, Mario Fubini (éd.), Biblioteca Universale Rizzoli, 1995, p. 129.

16. P. Vettori, ouvr. cité, p. 419 : « *Et non è nuova ai Toscani la gloria dell'arme : chi non sa quanto anticamente e' vi sieno stati dentro riputati? [...] io dico de' più rimoti secoli, et che quasi per lunghezza di tempo sono in oblivione a molti, ma noi è vergogna non saper le cose virtuosamente fatte dagl'antichi habitatori di questo nostro paese. Possiamo adunque sperare, se volteremo interamente l'animo a questo lodevole exercitio, d'havere a rinnovare l'imperio et la gloria di quei bellicososi Toscani, perché siamo pur nati sotto il medesimo cielo atto a produrre generosi animi et leggiadri, né s'ha a stimare ch'abbia mutata natura, ma che sia più tosto stata cagione del nostro pigro sono la mala educazione ch'annighittisce et addormenta ogni generoso spirito col nutrirlo in opere abiette et mecanice.* »

étrusques. Il n'évoque pas simplement l'Étrurie originelle, fédération composée de douze cités regroupées sur un territoire correspondant à l'Italie centrale, mais se concentre sur le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est-à-dire un moment où l'Étrurie est à l'apogée de son expansion territoriale<sup>17</sup>. Au nom d'un prétendu héritage spirituel et en alléguant la pérennité de la nature humaine, l'orateur lie l'histoire des Florentins à l'histoire des Étrusques; il en déduit que ses concitoyens sont dépositaires d'une vaillance ancestrale qui leur permettra à leur tour de prendre les armes et de s'en servir afin de développer leur territoire bien au-delà des frontières toscanes. Vettori remet en question l'opinion commune selon laquelle Florence est une ville reposant à tel point sur le commerce et le luxe qu'il serait impossible d'aguerrir les citoyens. Il invite au contraire la jeune génération à se défaire de la mauvaise éducation qu'elle a reçue de ses pères qui l'ont tenue à l'écart des armes et à suivre l'exemple des Étrusques qui ont su agrandir leur territoire. Si les ancêtres restent un modèle à suivre, il ne s'agit pas d'ancêtres proches, mais d'ancêtres lointains.

Filippo Parenti invite lui aussi ses concitoyens à renouer avec la tradition militaire antique et à se détourner de l'exemple de leurs aînés qui ont renoncé à utiliser les armes et ont préféré engager des soldats mercenaires pour défendre leur cité :

Ô combien vous devez remercier Dieu Tout-Puissant d'avoir à nouveau éclairé votre esprit, si longtemps plongé dans l'obscurité, en partie à cause du voile de l'ignorance de certains citoyens simples d'esprit qui ne voient pas les choses de loin et en partie à cause de la malice de certains autres qui, mus par des ambitions malhonnêtes, vous montraient le faux [...] [et] étaient tenus pour sages<sup>18</sup>.

Les Florentins doivent renoncer au modèle de ceux qui, par manque de clairvoyance, n'ont pas su anticiper et de ces autres que l'on nomme à tort les *savi*, les sages. On observe donc une remise en question de la

17. À la première dodécapole s'en adjoignent deux autres au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : la dodécapole padane, allant de la plaine du Pô à l'Adriatique et comprenant, entre autres, les cités de Milan et de Mantoue, et la dodécapole méridionale, dont Capoue, en Campanie, était la capitale. Cette interprétation de l'histoire florentine est sans doute héritée de Leonardo Bruni. Celui-ci soutenait que Florence avait des origines étrusques et proposait une approche nouvelle de l'histoire d'Italie où Rome ne faisait plus figure de cité hégémonique mais apparaissait comme une cité ayant dû tout d'abord souffrir de la rivalité d'autres cités prospères appartenant à la fédération étrusque. Cette thèse, largement répandue au XVI<sup>e</sup> siècle, contribuait à glorifier le passé florentin (voir H. Baron, *The changed Perspective of the Past in Bruni's Histories of the Florentine People, in Search of Florentine Civic Humanism, Essays on the transition from medieval to modern thought*, t. I et II, Princeton, Princeton University Press, 1988, p. 62).

18. F. Parenti, ouvr. cité, p. 13 : « *Oh quanto avete voi da ringrazia lo onnipotente Dio che vi abbia renduto il lume dello intelletto, già tenuto tanto tempo offuscato, parte dal velo della ignoranza d'alcuni semplici cittadini che le cose veggono poco da lungi, e parte dalla malignità d'alcuni altri che appetendo disonestamente, vi mostravano il falso? [...] [e] che per savi erano approvati.* »



conception traditionnelle selon laquelle les « vieux » sont l'incarnation de la sagesse et représentent un exemple que leurs enfants doivent suivre. Il faut désormais, comme la situation de guerre l'exige, trouver de nouveaux modèles. Pour les orateurs, le héros-modèle sera maintenant le citoyen-soldat, un homme jeune en âge mais vieux en savoir, un homme qui saura faire face à l'état d'urgence avec courage et impétuosité, un homme qui n'hésitera pas à donner sa vie pour défendre sa cité et les siens. Dans une république marchande comme Florence, où l'élite dirigeante a confié la fonction militaire à des soldats stipendiés, distribuer les armes au peuple ne va pas de soi car le citoyen armé représente une menace pour ceux qui gouvernent et il ne jouit pas d'une bonne réputation.

En déclarant que les Florentins qui ont hérité des qualités militaires de leurs aïeux sont appelés à devenir les artisans de la réforme militaire et à imposer ensuite leurs lois au reste de la péninsule, Filippo Parenti s'emploie précisément à légitimer la milice citadine dans son discours :

[...] je veux vous encourager afin que, avec une âme invaincue qui vous est donnée par la vertu ancienne de vos pères, sous la bannière de Jésus triomphant, en fondant vos espoirs en lui et dans le fait que c'est lui qui a été la cause motrice qui vous a fait prendre ces armes salvatrices en vue de grands effets, vous décidiez et choisissiez de poursuivre cette félicité pour laquelle vous avez été désignés [...]. Car ce prince et cette république qui en Italie sera la première à restaurer les anciens ordres militaires, sera celle qui donnera ses lois à ses voisins [...] <sup>19</sup>.

Dans cette citation, on peut relever la seconde constante présente dans tous les discours à la milice : Dieu a désigné les Florentins pour réformer la société et l'Italie tout entière. On retrouve la même idée dans le discours de Pierfilippo Pandolfini :

Cette liberté n'est pas œuvre humaine, cela fait plusieurs années qu'elle fut prédite, et on voit qu'elle est née et donnée à ce peuple miraculeusement ; et aujourd'hui sous l'ordre et l'impulsion de Dieu, elle se fortifie avec les forces de la cité, afin que la majesté de ce pouvoir soit sûre <sup>20</sup>.

Dans ce passage où les ordres militaires sont présentés comme un don divin qui fut jadis annoncé et qui se réalise à présent, l'on relève une allu-

19. *Ibid.*, p. 14 : « [...] voglio confortarvi che con animo invitto, e quale vi presta la antica virtù de' vostri padri, sotto il vessillo di Gesù trionfando, sperando in quello e che lui sia stato la causa motrice di farvi prender queste salutifere armi per grandi effetti, voi vi disponiate e deliberiate di conseguire quella felicità, alla quale voi siate designati [...]. Imperocchè quel principe e quella repubblica che in Italia sarà la prima a innovar gli antichi ordini militari, sarà quella che darà le leggi a' suoi vicini. »

20. P. Pandolfini, *ouvr. cité*, p. 355 : « Questa libertà non è opera umana, tanti anni sono che la fu predetta, et vedesi nata et data a questo popolo miracolosamente; et oggi, per ordine et impulsione di Dio, si fortifica con forze cittadinesche, acciò la maestà di questo imperio sia sicura. »

sion évidente aux prophéties de Jérôme Savonarole puisque Pandolfini semble considérer la milice comme la concrétisation de la promesse faite par le dominicain à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Du reste, dès 1480 dans le *Compendium philosophiae*, Savonarole condamnait l'emploi de soldats mercenaires, connus pour être dénués d'amour patriotique, et pointait la nécessité d'éduquer les jeunes générations à manier les armes pour que les terres puissent être efficacement défendues<sup>21</sup>. De plus, on doit signaler que l'*ordinanza* rappelle le projet autrefois défendu par Domenico Cecchi, un *Piagnone*, qui recommandait d'armer des citoyens de la cité et du *contado*, afin de ne plus avoir à recourir aux soldats mercenaires qui étaient aussi coûteux qu'ils étaient peu utiles<sup>22</sup>. Il faut bien avoir à l'esprit que la mémoire de Savonarole est si vive que la proposition d'élire le Christ roi de la cité, conformément à la volonté exprimée trente ans plus tôt par le dominicain sous la première république, a été acceptée quasiment à l'unanimité par le Grand Conseil le 9 février 1528. Dans ce cadre, tout se passe comme si les armes étaient l'instrument de la réforme voulue par Dieu et comme si les soldats étaient les enfants de la promesse dont le dominicain parlait naguère, ceux qui cueilleraient le fruit des récompenses terrestres et célestes.

### *Transmission et refonte d'un modèle*

En affirmant que les armes sont une inspiration divine, les orateurs prennent à contre-pied l'opinion commune qui associe l'utilisation des armes à un manque manifeste de *civiltà*. Significativement, Luigi Alamanni redéfinit la notion de barbarie et déclare qu'à ses yeux, celle-ci ne se situe pas dans le fait d'être armé, mais au contraire dans le fait d'être démuné pour défendre le *libero vivere*. On assiste ainsi à l'élaboration d'un modèle nouveau :

Comme jusqu'à cette heure nous avons eu motif de honte éternelle, puisque nous sommes nés dans le milieu de l'Italie, si bien que nous avons certaines fois osé appeler barbares bien des hommes qui sont de ce côté-ci des Alpes ; et avec cette carence du premier et principal membre de la sécurité, nous étions en fait plus barbares que ceux-là qui sont fort barbares<sup>23</sup>.

21. Je dois cette observation à Cécile Terreaux-Scotto, qu'elle en soit ici remerciée. Je renvoie à sa thèse de doctorat, ouvr. cité, volume 2, p. 532.

22. Domenico Cecchi, *Riforma sancta et pretiosa*, dans Umberto Mazzone, «*El buon governo*». *Un progetto di riforma generale nella Firenze savonaroliana*, Florence, Leo S. Olschki, 1978, p. 181-206.

23. L. Alamanni, ouvr. cité, p. 4 et 5 : «*Come fino a questa ora abbiamo avuto cagion d'eterna vergogna, poscia che nati nel mezzo della Italia talmente che abbiamo alcuna volta ardir di chiamar barbari uomini molti di qua*

Afin de combattre la représentation négative des armes et de ceux qui les prennent, les orateurs font le choix de mettre en avant la notion de civisme et ils affirment qu'être armé permet de convertir l'oisiveté en citoyenneté et d'aboutir à la *renovatio* d'une cité corrompue. L'allocution de Bartolomeo Cavalcanti constitue un exemple très éloquent de la modification des perceptions de la société florentine envers la milice. Le discours qu'il adresse aux citoyens-soldats se fonde sur une inversion des valeurs, car pour accéder au bien-être collectif, les Florentins doivent, selon lui, se détacher des biens matériels et renoncer au confort :

Chassons de nous toute pensée lascive : dépouillons-nous de tout habit efféminé, ce ne sont pas les délicatesses dignes des femmes, mais plutôt l'antique rudesse militaire qui nous conviennent ; n'ornons pas nos corps d'or et d'argent, mais armons-les du fer dur, parce que l'or et l'argent doivent plutôt être considérés comme des proies que comme des armes<sup>24</sup>.

Cavalcanti tend à définir ici un modèle d'un genre nouveau, puisqu'il célèbre les bienfaits de la milice à travers une série d'images antinomiques : l'or et l'argent s'opposent au fer qui est ici une métonymie de l'épée et du bouclier, et la mollesse féminine s'oppose à la rudesse virile dont doivent faire preuve les citoyens qui ont pris les armes<sup>25</sup>.

À l'instar de Piero Vettori<sup>26</sup>, Bartolomeo Cavalcanti exhorte ses concitoyens à sortir de leur long sommeil pour empoigner les armes : il oppose la torpeur des hommes oisifs à l'endurance des citoyens-soldats qui ont « de manière soudaine accoutumés leurs yeux aux longues veillées, les privant de leur doux sommeil, leurs membres las à prendre un repos bref sur la terre dure au lieu des douillettes plumes<sup>27</sup> ». Le soldat idéal, tel qu'il est décrit par Cavalcanti, devra faire preuve de discipline et fuir le confort. La renonciation au luxe semble être un préalable indispensable à la renaissance de la cité corrompue. Il nous semble ici voir en partie un effet de la prédication savonarolienne dans laquelle les Florentins étaient invités à

*dall'Alpi; ed in questo mancar del primo e principal membro della sicurtà, eravamo in effetto più barbari di quelli che sono barbarissimi. »*

24. B. Cavalcanti, ouvr. cité, p. 21 : « Scacciamo da noi ogni molle pensiero: spogliamoci d'ogni effeminato abito: non le donnesche delicatezze, ma più tosto la militare antica rozzezza a noi giudichiamo convenirsi: non d'oro e d'argento orniamo i nostri corpi, ma quelli di duro ferro armiamo, per ciò che l'oro e l'argento più tosto preda che armi debbe essere reputato. »

25. Sur ce point voir F. Verrier, *Les armes de Minerve*, ouvr. cité, p. 215.

26. Voir *supra*.

27. « in un tratto assuefatti i [loro] occhi alle lunghe vigilie, del suave lor sonno, privandoli le lasse membra a prendere in su la dura terra breve riposo in vece delle molli piume » (*ibid.*, p. 13). L'orateur file la métaphore du sommeil dans son oraison et invite l'Italie tout entière à sortir de sa torpeur : « Ah! pigra Italia, e quando fia che dal lungo tuo sonno ti svegli? Ah! ingrata che abbandoni la salute di coloro i quali insieme l'onore tuo col proprio sangue difendono. » (*Ibid.*, p. 15)

retrouver le dépouillement et la rigueur morale des premiers chrétiens. Le modèle du bon citoyen florentin ne coïncide plus avec l'image du riche marchand qui sait faire prospérer un commerce, qui a un âge vénérable et un nom illustre. Il coïncide avec la figure du soldat, non pas le soldat de profession, attiré par l'appât du gain, mais le citoyen-soldat, celui qui prend les armes pour défendre sa patrie, des enfants, une épouse et un père désormais trop âgé pour combattre<sup>28</sup>, celui qui, contrairement au mercenaire, saura résister jusqu'à la mort, les armes à la main, si la situation l'exige<sup>29</sup>. Dans une société traditionnellement gérontocratique comme pouvait l'être Florence, les jeunes orateurs à la milice ont à cœur de jouer un rôle actif dans la réforme politique et morale de la cité et semblent suivre le modèle des premiers chrétiens autrefois indiqué par Savonarole. Par leur appel à la pauvreté « seule créatrice de tous les biens<sup>30</sup> » et leur démarche moralisatrice, ils peuvent rappeler les *fanciulli* de frère Jérôme, ces enfants âgés de 5 à 18 ans qui avaient pour mission de participer à la correction des mœurs, en faisant des rondes dans les rues pour saisir les parures somptueuses des femmes, les cartes à jouer et tout ce qui pouvait être assimilé à des vanités pour les brûler ensuite sur un bûcher. Par ailleurs, le discours de Cavalcanti est très proche du passage de l'*Arte della guerra* où Machiavel condamnait les princes indolents et dénonçait la vanité des cours italiennes :

Nos princes italiens croyaient, avant de subir les coups des guerres venues d'outre-  
mont, qu'il suffisait à un prince de savoir penser, dans son cabinet d'étude, à une  
réponse subtile, de rédiger une belle lettre, de montrer dans ses mots et ses paroles  
rapidité et finesse d'esprit, de savoir tramer une tromperie, de s'orner d'or et de

28. « *Oh! non vedete come l'inferma et inerme etade de' vostri stanchi padri a voi grida soccorso?* » (*Ibid.*, p. 22)

29. « *Oh! beati, et infinitamente beati, coloro ai quali è concesso potere insieme e volere con la loro morte la vita della patria difendere e, quanto più possono, conservare. [...]. E vi dorranno mai, o magnanimi e fortissimo figliuoli, quelle ferite che versano più gloria che sangue? E potravvi parere acerba quella morte che principio vi fia d'eterna vita? Però che viverete nella perpetua memoria de' futuri secoli. Vostro sepolcro fia tutta la terra. Vedransi in cielo le vostre piaghe lampeggiare della luce della divina gloria, perchè, avendo voi ripieno il mondo della fama dello sparso sangue per lo eletto popolo di Gesù Cristo, egli di quella sempiterna beatitudine voi riempierà.* » (*Ibid.*, p. 24.) À l'instar de Bartolomeo Cavalcanti, Piero Vettori et Pierfilippo Pandolfini insistent sur la gloire terrestre et la béatitude céleste qui récompenseront tous ceux qui auront donné leur vie pour la cité (P. Vettori, ouvr. cité, p. 423-424; P. Pandolfini, ouvr. cité, p. 373). Voir également l'invocation finale du discours de Luigi Alamanni : « *E chi fia quello che scorga sì poco avanti che rifiuti il donar la vita propria fra tanto onore e tanta gloria quanto si aspetta chi muor per lei, alla sua patria? Chi sarà sì stolto, che trovandosi una bellissima gemma in mano, la quale in breve tempo fosse certo che gli dovesse cadere e rompersi e guastarsi, più presto non volesse farne dono ad un suo più caro amico, che lasciarsela perdere senza frutto nè suo nè d'altri? Questa vita che portiamo, ci è dalla natura prestata per brevissimo tempo, e d'ora in ora aspettiamo il mezzo infallibil di lei che ce la ri tolga. [...]; mettiamo, quando sia il tempo, questo fragil tesoro della nostra vita nel sen della patria nostra, e lo porremo fuor delle unghie della morte, che è cosa femminile e di poco senno, ma temere sì di non consumare onoratamente i suoi giorni.* » (L. Alamanni, ouvr. cité, p. 8)

30. L. Alamanni, ouvr. cité, p. 3 : « *unica inventrice di tutti i beni.* »

gemmes, de dormir et manger avec plus de splendeur que les autres, de s'entourer de mollesse lascive, de se comporter avec ses sujets avec avidité et superbe, de pourrir dans l'oisiveté, de distribuer les grades de l'armée comme des faveurs, de mépriser ceux qui leur montreraient quelque honorable voie, d'exiger que leurs propos soient considérés comme des oracles ; et ils ne s'apercevaient pas, les malheureux, qu'ils se préparaient à être la proie de quiconque les attaquerait<sup>31</sup>.

Cavalcanti emploie des termes autrefois employés par le secrétaire florentin lui-même. Ce n'est certainement pas un hasard si l'orateur incite ses concitoyens à ne pas « orner » leurs corps « d'or et d'argent », car l'or et l'argent peuvent facilement devenir des « proies ». *L'Arte della guerra* a en effet bénéficié d'une large diffusion. Composé au cours des années 1519-1520, ce traité sur l'art militaire rencontre un tel succès qu'il est publié dès le mois d'août 1521 chez l'éditeur Giunti. C'est du reste le premier et le seul ouvrage qui ait été publié du vivant de l'auteur.

Les harangues à la milice sont tout autant marquées par l'influence du discours religieux de Savonarole que par la pensée militaire de Machiavel, puisque nous y retrouvons aussi bien l'exaltation de la pauvreté, une valeur qui est au cœur du processus de réforme des mœurs voulu par le prieur de San Marco, que la notion de liberté armée, si chère au secrétaire florentin. Le lieu même où ces harangues sont prononcées, à savoir des églises, rend du reste tout à fait compte de cette ambivalence. Le modèle nouveau élaboré par les orateurs se développe donc sur le terreau de ces deux schémas de pensée.

Cependant, si ces deux types de pensées coexistent au sein des harangues à la milice, elles ne fonctionnent pas comme deux références équivalentes pour ceux qui s'expriment et ceux qui écoutent. L'auditoire, qui conserve dans sa mémoire collective des images qui ont traversé les décennies, perçoit à coup sûr les idées savonaroliennes, et cela d'autant plus que sous la seconde république, les frères prêcheurs reprennent la parole de leur maître. L'influence de Machiavel en revanche est bien plus limitée. Sa pensée a indéniablement marqué ceux qui ont fréquenté les *Orti Oricellari* et qui ont pu avoir accès à ses œuvres, mais un auditeur quelconque de l'époque ne connaissait vraisemblablement pas les idées de Machiavel.

31. Niccolò Machiavelli, *Arte della guerra*, Federico Cinti (dir.), Sienna, Barbèra Editore, 2007, libro VII, 236, p. 232-233 : « Credevano i nostri principi italiani, prima ch'egli assaggiassero i colpi delle oltremontane guerre, che ad uno principe bastasse sapere negli scrittoi pensare una acuta risposta, scrivere una bella lettera, mostrare né detti e nelle parole arguzia e prontezza, sapere tessere una fraude, ornarsi di gemme e d'oro, dormire e mangiare con maggiore splendore che gli altri, tenere assai lascive intorno, governarsi co' sudditi avaramente e superbamente, marcirsi nello ocio, dare i gradi della milizia per grazia, disprezzare se alcuno avesse loro dimostro alcuna lodevole via, volere che le parole loro fussero responsi di oraculi; né si accorgevano, i meschini, che si preparavano ad essere preda di qualunque gli assaltava. »

De la même manière, la pensée de Savonarole et celle de Machiavel correspondent à deux registres différents pour les orateurs. Certains d'entre eux ont côtoyé le secrétaire florentin, c'est le cas notamment de Luigi Alamanni, et tous ont visiblement lu l'*Arte della guerra*. En revanche aucun des orateurs n'est connu pour appartenir aux *Piagnoni*; de plus, ils n'étaient pas nés ou étaient en très bas-âge lorsque le prieur de San Marco prêchait et l'élimination physique de ce dernier avait été immédiatement suivie par une forme de censure qui tendait à brouiller son image. Si le modèle défendu par Savonarole est arrivé jusqu'aux orateurs ce n'est donc pas de manière directe, mais à travers un filtre, celui de la transmission transgénérationnelle.

### Francesco Ferrucci, un citoyen héroïque ? Visions rétrospectives du siège de Florence

La résistance des citoyens-soldats ne parvient toutefois pas à empêcher le retour définitif des Médicis. Épuisée par dix longs mois de siège, Florence signe sa reddition le 12 août 1530, laissant la forme de son gouvernement au bon vouloir de Charles Quint qui permettra le retour des Médicis au pouvoir. Mais que reste-t-il des modèles républicains, après la restauration médicéenne ? Comment les hommes qui ont vécu la seconde république, en tant qu'acteurs ou en tant que simples spectateurs, évaluent-ils la figure du citoyen-soldat ? Pour répondre à cette question, nous avons pris en considération les écrits de Donato Giannotti, Iacopo Nardi, Benedetto Varchi, Filippo Nerli et Francesco Guicciardini. Raconter l'histoire de la seconde république amène obligatoirement à prendre position sur la question politico-militaire, à interpréter les événements et à sonder les faiblesses du régime. Par conséquent, nous ne devons pas nous méprendre. Ces textes, qui sont pour la plupart rédigés alors que le pouvoir des Médicis est bien établi, sont une élaboration rhétorique et non le reflet fidèle de l'histoire. Chacun des historiens, en fonction de ses convictions et de sa situation personnelle au moment où il écrit, porte un regard spécifique sur l'échec du gouvernement républicain. Les écrivains républicains tendent à faire l'éloge de la figure du citoyen-soldat et voient en Francesco Ferrucci, le commissaire aux armées florentines tué de la main de Fabrizio Maramaldo le 3 août 1530 lors de la bataille de Gavinana, un héros, l'incarnation vivante d'un modèle de vie. En revanche, les partisans du principat ont une vision très différente du même personnage et considèrent que l'échec de son entreprise démontre à lui seul les défaillances de la seconde république.

*L'évocation passionnée des républicains*

Dans les années 1547-1548, Giannotti écrit une lettre à Varchi dans laquelle il retrace les grandes lignes de la vie de Francesco Ferrucci<sup>32</sup>. Le commissaire florentin y est dépeint comme un citoyen exemplaire, un homme qui a ardemment combattu pour libérer la cité assiégée et dont il faut entretenir le souvenir :

[...] sans aucun doute, il a été de notre temps un homme mémorable et digne d'être célébré par tous ceux qui ont en horreur la tyrannie et qui sont les amis de la liberté de leur patrie, comme lui le fut<sup>33</sup>.

Francesco Ferrucci est présenté comme un citoyen-soldat, un homme prompt à prendre les armes pour défendre sa cité, non en vue de son intérêt personnel mais au nom de la *libertà*. Pourtant, rien ne le prédestinait à faire une carrière militaire, puisqu'« il travailla dans un atelier comme le font la plupart des nôtres, les nobles comme les roturiers<sup>34</sup> ». Et c'est précisément parce que jusqu'au siège de Naples il mène une vie « guère différente de celle que mène le plus grand nombre<sup>35</sup> » que les Florentins peuvent facilement s'identifier à lui.

Francesco Ferrucci naît à Florence en 1489 dans le quartier de l'Oltrarno et n'est au départ qu'un simple fils de marchand. On sait qu'il participe à la campagne de Naples en 1528, sous les ordres de Lautrec qui entreprend de conquérir la cité parthénopéenne avec l'aide de la flotte génoise lors de la deuxième guerre opposant François I<sup>er</sup> et Charles Quint<sup>36</sup>. En dépit de quelques succès, la campagne de Naples se solde par une déroute de Lautrec qui, isolé et sans soutien, se voit contraint de capituler et d'abandonner Naples<sup>37</sup>. Après un nouvel échec face à l'armée impériale en Lombardie, l'Italie passe entièrement sous la tutelle impériale et la seule résistance vient de la république de Florence où le peuple refuse la reddition et s'oppose aux projets de l'empereur.

32. Donato Giannotti, *Sulla vita e sulle azioni di Francesco Ferrucci*, dans *Opere politiche*, Furio Diaz (éd.), Milan, Marzorati, 1974, vol. I, p. 433-441. C'est Varchi lui-même qui aurait demandé à Giannotti de lui adresser ces informations concernant Francesco Ferrucci afin de pouvoir les intégrer à sa *Storia fiorentina*.

33. « [...] *sanza dubbio, è stato nei tempi nostri uomo memorabile, e degno di essere celebrato da tutti quelli che hanno in odio la tirannide e sono amici alla libertà della patria loro, sì come fu egli.* » (*Ibid.*, p. 441)

34. « *egli stette a bottega, come fanno la maggior parte de' nostri, così nobili come ignobili* » (*ibid.*, p. 433).

35. « *non [...] molto dissimile a quella che fanno i più* » (*ibid.*, p. 433).

36. Pour une présentation des faits d'armes de Francesco Ferrucci détaillée, mais non dénuée de passion, voir Jean-Charles-Léonard Sismondi, *Histoire des républiques italiennes au Moyen Âge*, Bruxelles, Société typographique Belge, Ad. Wahlen et Compagnie, 1839, 5<sup>e</sup> édition, t. VIII, p. 270 à 289.

37. Andrea Doria, amiral génois, change de camp au cours du siège et passe aux Impériaux. Voir Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *Les guerres d'Italie. Des batailles pour l'Europe (1494-1559)*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2003, p. 88.



C'est au cours du siège de Florence, qui commence en octobre 1529, que Francesco Ferrucci se distingue véritablement<sup>38</sup>. Il est notamment nommé commissaire aux armées florentines et envoyé à Prato à la demande de Donato Giannotti<sup>39</sup>, alors secrétaire des Dix de Liberté et de Paix. Dans la *Repubblica fiorentina*, projet de réforme écrit pour Florence après la chute de la seconde république, Donato Giannotti loue sans mesure les qualités personnelles de Francesco Ferrucci et magnifie ses actions, en mettant en avant les difficultés auxquelles il doit faire face au cours du siège de Florence. Il s'agit là de toute évidence d'un moyen pour accroître la valeur du commissaire et pour mettre en relief l'empressement et la pugnacité dont il fait preuve. Giannotti brosse ainsi le portrait du bon citoyen-soldat, toujours prêt à défendre sa patrie et à se rendre sur tous les champs de bataille où on l'appelle, au mépris du danger et des obstacles qu'il rencontre. Ce dévouement va jusqu'à l'abnégation car même lorsqu'il

38. Pour mémoire, nous devons rappeler que Francesco Ferrucci, qui défend le corridor longeant la vallée inférieure de l'Arno de Pise jusqu'à Livourne afin de maintenir la route de Pise ouverte, concentre tous les espoirs des Florentins assiégés. Il est d'abord envoyé par la Seigneurie à Prato, puis à Empoli et met ces villes en état de défense. En novembre 1529, il reprend San Miniato al Tedesco, cité dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres et où ils entravaient la communication entre Florence et Pise. Le 27 avril 1530, il part d'Empoli et parvient à reconquérir la citadelle de Volterra, ouvrant ainsi une nouvelle route vers la mer. À la faveur de ce succès, les Florentins veulent lancer l'offensive contre leurs assiégeants, mais Malatesta Baglioni, qui commande la garnison florentine, fait montre de circonspection et s'y oppose. Philibert de Chalon, Prince d'Orange, qui dirige les armées de Charles Quint, a alors le champ libre pour prendre d'assaut la ville d'Empoli que Ferrucci a confiée à Andrea Giugni et Piero Orlandini.

Après Empoli en 1530, c'est Arezzo qui se rend et Sansepolcro en fait autant début juin. Le 14 juillet, Francesco Ferrucci est investi des pleins pouvoirs. Il possède désormais une autorité dans toutes les magistratures et reçoit la mission de faire diversion pour ravitailler Florence en vivres et en munitions. Le 18 juillet, il quitte alors Volterra pour Pise, mais ses piètres conditions de santé le contraignent à interrompre sa progression jusqu'à la fin du mois de juillet. Une fois rétabli, il tente de gagner Florence pour alléger la pression exercée par les troupes étrangères sur la cité, mais le 3 août 1530, à Gavinana, il se retrouve encerclé par les armées ennemies. Il doit alors faire face à Fabrizio Maramaldo, capitaine et homme d'armes calabrais aux services des impériaux (qui avait pris part au sac de Rome en 1527), qui l'a suivi, mais également à Alessandro Vitelli et à Bracciolini. Ferrucci estime encore pouvoir les défaire, mais c'est sans compter sur l'arrivée de nombreux soldats allemands et espagnols sous les ordres du Prince d'Orange. Ce dernier, assuré par Malatesta Baglioni que les assiégés ne tenteront pas une sortie générale pour livrer un assaut contre le peu de soldats qu'il a laissé poursuivre le siège, vient prendre Ferrucci à revers. Dans un premier temps, les troupes florentines, bien qu'inférieures du point de vue numérique, prennent l'avantage sur les troupes impériales. Le Prince d'Orange est mortellement blessé et les Florentins semblent sur le point de remporter la victoire. Toutefois, Fabrizio Maramaldo contre-attaque, capture Ferrucci et l'exécute d'un coup de poignard. En même temps que Ferrucci, ce sont les espoirs florentins qui meurent. La défaite de Gavinana et la mort du commissaire sonnent en effet le glas de la République florentine.

39. B. Varchi, ouvr. cité, Libro X, XLVI, p. 222 : « *Francesco di Niccolò Ferrucci, del quale si farà per l'innanzi spesse volte menzione, tornato che fu da Perugia col signor Malatesta, ancoraché si fosse portato in tutte le sue azioni non solo con fede e con diligenza, ma eziandio con giudizio e con una certa pratica e vivacità militare, si stava nondimeno in Firenze privatamente senza essere adoperato in cosa alcuna, e così per avventura si sarebbe stato tuttavia, se non che messer Donato Giannotti segretario de' signori dieci, conoscendo la virtù sua, dovendosi creare un commissario per Prato, lo propose a loro signorie, e quelle avendolo eletto, lo vi mandarono con circa ottocento fanti; ma perché lo giudicavano più atto ad eseguire che a comandare, lo diedero per compagno a Lorenzo di Tommaso Soderini, il quale v'era podestà, uomo di niuno valore e di mente pessima.* »



est souffrant, Ferrucci continue de suivre les opérations militaires et repart en guerre sans attendre d'être totalement remis sur pied. Dans la lettre qu'il adresse à Varchi, Giannotti mentionne que Ferrucci est blessé lors de la prise de Volterra et qu'il ne peut plus se tenir debout, néanmoins il ajoute qu'«il se faisait porter sur une chaise partout où il le fallait, ainsi il ne soustrayait pas sa présence aux actions qui la réclamaient<sup>40</sup>». Profondément éprouvé après l'entreprise de Volterra, Ferrucci, connaît des problèmes de santé qui le contraignent à s'arrêter plusieurs jours durant. Toutefois son aide étant indispensable pour les Florentins assiégés, Giannotti, ajoutant ainsi un trait d'héroïsme supplémentaire à son personnage, rapporte qu'«il lui tardait tant d'être à Florence, sachant que la Cité se trouvait dans une telle détresse, qu'il continua sa route, sans tenir compte de lui-même<sup>41</sup>».

L'élévation civique et morale du métier des armes constitue les prémices de ce renouveau nécessaire et Giannotti fait du citoyen-soldat un des principaux instruments de la réforme militaire qu'il appelle de ses vœux. Cette réforme, qui serait facilement applicable si elle était précédée par la réforme institutionnelle, permettrait de mettre fin à la crise politico-militaire que la cité traverse, car seul le citoyen-soldat est capable de faire preuve d'un dévouement total pour sa patrie et de mener une guerre avec la fermeté et la détermination qui conviennent. D'ailleurs la figure de Ferrucci, «non pas un soldat mercenaire, mais un citoyen florentin, élevé et nourri civilement<sup>42</sup>», est présentée de manière symétriquement opposée à celle du soldat mercenaire qui fait passer son intérêt personnel avant le bien commun, qui coûte cher à la cité et qui diffère constamment les batailles décisives, aussi bien pour épargner sa vie et celles de ses hommes que pour gagner davantage d'argent. Giannotti veut faire en sorte que le personnage de Ferrucci suscite des vocations et soit un modèle pour tous les Florentins; en insistant sur le fait que ce dernier n'a reçu aucune formation militaire ainsi qu'en opposant soldat-mercenaire et soldat-citoyen, il s'emploie à démontrer qu'il n'est pas forcément utile d'être un professionnel de la guerre pour prendre les armes et défendre sa patrie. Le citoyen-soldat est appelé à jouer un rôle déterminant dans le projet de réforme défendu par Giannotti, parce que seul celui qui exerce le métier des armes par intermittence et non de manière professionnelle

40. D. Giannotti, *Sulla vita e sulle azioni di Francesco Ferrucci*, p. 439 : «*si faceva portare in una seggiola dovunque bisognava; e così non toglieva la presenza sua a quelle azioni che la ricercavano*».

41. *Ibid.*, p. 440 : «*egli affrettava tanto di essere a Firenze presto, sappiendo che la Città si trovava in grande strettezza, ch'egli, senza tener conto di lui seguitò il cammino*».

42. D. Giannotti, *Della Repubblica fiorentina*, p. 233 : «*non soldato mercenario, ma cittadino fiorentino, allevato et nutrito civilmente*».

est capable de bien mener la guerre et de prendre les décisions qui s'imposent<sup>43</sup>. Animé par l'amour de sa patrie et par la volonté de s'en retourner à son métier sitôt la guerre finie, tel Cincinnatus qui reprend sa charrue une fois que Rome est hors de danger, il devient le garant de la république et le champion de la *libertà*. L'évocation de la geste de Ferrucci s'achève d'ailleurs sur cette exhortation à l'adresse des Florentins :

Que les jeunes prennent donc exemple sur Ferruccio et qu'ils ne se laissent pas persuader par les vieux, qui avec leur ignorance, avarice, ambition et veulerie, ont conduit la cité en une extrémité telle que si la fortune ne lui montre pas un visage plus doux, bientôt ils la verront ensevelie dans le gouffre de la misère et de la servitude. Et puisqu'ils se sont trouvés dans une si longue guerre, dans laquelle ils ont vu toutes les actions de celle-ci, ils ne doivent pas s'estimer inférieurs à Ferruccio qui lorsqu'il commença à œuvrer n'avait pas davantage d'expérience qu'eux, parce qu'il ne s'était jamais trouvé parmi des soldats et dans des actions militaires, hormis au cours du siège de Naples [...]. Mais celui qui s'est trouvé dans le siège de Florence, s'il n'a point dormi peut avoir acquis une expérience non moins importante que celui qui se trouva à celui de Naples a pu acquérir<sup>44</sup>.

Si Florence finit par céder face à ses assiégeants, la compétence et la valeur de Ferrucci ne sont nullement remises en cause par Donato Giannotti, bien au contraire. Cet échec est selon lui largement dû aux *Grandi*, c'est-à-dire aux optimates, qui ont miné les fondements de la république à force de lâcheté et d'ambition. Le passage que nous venons de citer va dans ce sens, car les *vecchi* dont il est question ne renvoient pas aux Anciens de manière indéterminée, mais aux *Grandi* qui ont dénaturé le gouvernement républicain florentin et livré la cité en pâture aux étrangers. Pour corroborer cette affirmation, nous pouvons observer que les caractéristiques des *vecchi* coïncident parfaitement avec les défauts que Giannotti attribue spécifiquement aux *Grandi* dans la *Repubblica fiorentina*<sup>45</sup>. Ces *vecchi* qui disent être dépositaires d'une sagesse héréditaire sont rivos à des schémas de pensée archaïques, ils déprécient les armes et ne

43. L'idée que le métier des armes puisse être exercé uniquement par temps de guerre peut sembler paradoxale. Sur ce point, tel qu'il est présenté chez Machiavel, voir John G. A. Pocock, *Il momento machiavelliano. Il pensiero fiorentino*, Bologne, Il Mulino, 1980, p. 385.

44. D. Giannotti, *Della Repubblica fiorentina*, p. 237 : « *Pigliano adunque animo i giovani all'esempio del Ferruccio et non si lascino persuadere da' vecchi li quali, con la loro ignoranza, avarizia, ambizione et viltà, hanno condotta la città in termine che, se la fortuna non le volge più benigno volto, tosto la vedranno nel baratro della miseria et servitù sepolta. Et essendosi trovati a così lunga guerra, nella quale hanno veduto tutte le azioni di quella, pensino di non avere ad essere inferiori al Ferruccio il quale, quando cominciò adoperarsi, non aveva maggiore esperienza di loro, perché non si era mai trovato tra soldati et in azioni militari, salvo che nell'assedio di Napoli [...]. Ma chi si è trovato nello assedio di Firenze, se non ha dormito, può avere acquistato non minore esperienza che si acquistasse chi si trovò a quello di Napoli.* »

45. Voir notamment *ibid.*, II, p. 105.

jurent que par le recours aux soldats de métier. Aussi, les *giovani*, sur qui l'avenir de la cité repose, doivent-ils prendre les armes sans se soucier des conseils que ceux-là pourraient leur prodiguer<sup>46</sup>. Giannotti remet ainsi radicalement en cause l'opinion commune qui présente les aînés comme des modèles de sagesse. Ce sont désormais les jeunes qui doivent être pris en exemple par les vieux.

Une telle conception de l'exercice des armes va de pair avec la conception que Giannotti se fait de la politique : de la même manière que la gestion des choses publiques ne doit plus être considérée comme l'apanage des grandes familles, l'exercice des armes ne doit plus être l'affaire de soldats de profession. Un chef militaire efficace ne doit pas nécessairement posséder une connaissance de la guerre acquise par un long usage, ce qui peut paraître paradoxal, mais il doit être capable de s'opposer aux armées ennemies en livrant une guerre forte et rapide, telle que Fabrizio Colonna la décrit dans l'*Arte della guerra*<sup>47</sup>. En somme, si Francesco Ferrucci est présenté comme un héros ayant accompli des actions extraordinaires, il n'en reste pas moins un citoyen ordinaire auquel tous les Florentins peuvent s'identifier :

Que nos citoyens, donc, ne disent pas qu'ils s'y entendent moins en matière de guerre que ces capitaines mercenaires, parce que l'un de leurs concitoyens, élevé et nourri civilement, sans avoir jamais été soldat, a accompli des œuvres si grandes et si hardies qu'il a montré à tout un chacun que tout citoyen qui aurait de la prudence dans les autres choses, peut s'y entendre en matière de guerre et l'administrer bien mieux et avec un plus grand bénéfice public que n'importe quel autre capitaine mercenaire<sup>48</sup>.

Comme Giannotti, Jacopo Nardi brosse le portrait d'un Francesco Ferrucci totalement dévoué à sa cité, un homme que rien n'arrête, pas même ses blessures. En effet, bien qu'il soit souffrant et qu'il se heurte à de grandes difficultés, Ferrucci continue de suivre les opérations militaires. Nardi, qui est né en 1476, est fortement influencé par les idées de Savonarole et appartient à une vieille famille antimédicéenne. Lié au parti

46. Donato Giannotti met la création de la milice au crédit du peuple et affirme que les *Grandi* y étaient opposés (*ibid.*, p. 132).

47. La « *giornata* », c'est-à-dire la bataille décisive, est l'exact opposé des combats qui s'éternisent. Dans l'*Arte della guerra*, ce point est central et Fabrizio Colonna en discute avec Luigi Alamanni dans le livre III. Le personnage de Ferrucci, ainsi qu'il est construit par Giannotti, répond pleinement aux exigences exposées par Machiavel dans son traité puisqu'il met en œuvre une tactique offensive et rompt avec la guerre d'usure telle qu'elle est pratiquée par les mercenaires.

48 D. Giannotti, *Della Repubblica fiorentina*, ouvr. cité, p. 237 : « *Non dichino, adunque, i cittadini nostri di intendersi meno della guerra che questi capitani mercenari, perché uno loro cittadino, allevato et nutrito civilmente, senza essere stato mai soldato, ha fatto pruove così grandi et valorose et ha monstrato a ciascuno che ogni cittadino che abbia nelle altre cose prudenza, si può intendere della guerra et amministrarla molto meglio et con maggiore frutto publico che qualunque altro capitano mercenario.* »

républicain, il occupe différents postes dans l'administration de l'Etat florentin notamment sous la seconde république<sup>49</sup>. Il est exilé par les Médicis dès leur retour en 1530 et sa condamnation est aggravée en 1533 puisqu'il est déclaré rebelle. Ce n'est qu'à partir de 1553 qu'il compose les *Istorie della città di Firenze*, alors que Côme a assis son pouvoir et que la crise politique et institutionnelle qui a opposé les partisans du gouvernement républicain aux tenants de la seigneurie médicéenne est terminée depuis presque 20 ans. Dans ce récit, le siège de Florence est présenté comme un moment exemplaire mais Nardi ne s'attarde pas sur les faits politiques et militaires en eux-mêmes, il préfère s'arrêter sur des épisodes qui ont valeur d'exemple à ses yeux.

Le personnage de Ferrucci subit précisément ce traitement et il est présenté comme l'incarnation de la droiture, de l'héroïsme et du sacrifice. Nardi rapporte par exemple que lors de la prise de Volterra le commissaire affronte vaillamment le danger, sans ménager ses efforts et sans jamais abandonner ses hommes :

Une fois arrivé et entré dans la citadelle, ayant tout juste laissé ses soldats se reposer et se rafraîchir l'espace d'une heure, le commissaire bondit en personne pour se battre avec le peuple, et avec un grand désavantage pour lui, à cause des pierres qui lui étaient jetées depuis les fenêtres<sup>50</sup>.

Si le 3 août 1530, lors de la bataille de Gavinana, Ferrucci subit un échec qui lui coûte la vie et qui entraîne la chute de la seconde république, Nardi ne remet pas en question la valeur personnelle du commissaire ni la validité de ses choix, loin de là, puisque Ferrucci, qui est exécuté par Fabrizio Maramaldo de manière déloyale, incarne la résistance héroïque des Florentins face à leurs vils ennemis :

49. Pour une présentation détaillée de la vie et de l'œuvre de Nardi, lire Alfredo Pieralli, *La vita e le opere di Jacopo Nardi*, Florence, Civelli, 1901 ; Michele Lupo Gentile, *Studi sulla storiografia fiorentina alla corte di Cosimo I de' Medici*, dans *Annali della Regia Scuola Normale Superiore di Pisa*, Sezione di Filosofia e Filologia, XIX, 1906, p. 1-163 ; Alessandro Montevercchi, *Jacopo Nardi storico*, Imola, Galeati, 1980 (cette étude est reprise dans *Storici di Firenze. Studi su Nardi, Nerli e Varchi*, Bologne, Patron, 1989) ; Angelo Baiocchi, *Storici e politici del Cinquecento*, ouvr. cité, p. 589-670 ; nous renvoyons également aux travaux de Lucie De Los Santos et en particulier à « L'utilisation de structures fragmentaires dans l'historiographie : les *Istorie della città di Firenze* de Jacopo Nardi », dans *La constitution du texte : le tout et ses parties* (Renaissance – Âge classique), D. Boillet et D. Moncond'huy (dir.), Poitiers, UFR Langues Littératures Poitiers, 1998, n° 46, p. 313-327, ainsi qu'à la thèse de doctorat soutenue le 25 juin 2002, à l'Université François-Rabelais, Tours, dirigée par Francesco La Brasca et co-encadrée par Jean-Louis Fournel : *Jacopo Nardi (1476-1563) : Biographie politique et écritures républicaines*.

50. Jacopo Nardi, *Istorie della città di Firenze*, L. Arbib (dir.), Florence, Società Editrice delle Storie del Nardi e del Varchi, 1838-1841, livre VIII, vol. 2, p. 198 : « *Giunto che fu il commessario, e entrato nella rocca, a pena che lasciasse riposare e rinfrescare i soldati lo spazio d'un'ora, saltò fuori in persona a combattere col popolo, e con grande dissavantaggio suo, per l'offese che gli erano fatte co' sassi dalle finestre.* »

Ferrucci parvint entre les mains de Fabrice qui après l'avoir humilié et outragé avec des mots barbares et très injurieux, lui reprocha stupidement d'être devenu soldat après avoir été marchand, comme si ce dernier avait commis une scélératesse inouïe ; on dit que Ferrucci lui aurait répondu en disant avec témérité qu'il aurait pu lui-même connaître un tel sort, s'il avait été un homme valeureux et chanceux ; sur cette réponse, Fabrice qui l'avait déjà fait désarmer, le traversa de part en part avec son épée, ordonnant également à ses hommes de le découper en morceaux ; si bien que son corps fut soumis aux plus cruels supplices<sup>51</sup>.

L'historien estime que la responsabilité de cet échec politico-militaire revient avant tout à l'organisation institutionnelle défailante de la cité. Les choix tactiques sont pris dans les murs de Florence, c'est-à-dire loin du champ de bataille. On peut d'ailleurs remarquer dans les *Istorie* que la Seigneurie presse continuellement le commissaire de livrer bataille et que celui-ci, à son cœur défendant, est bien obligé de se soumettre aux ordres peu avisés qu'il reçoit<sup>52</sup>. Sous la plume de Nardi, Ferrucci personnifie les vertus civiles et militaires ; sa vie, tout autant que sa mort, font de lui un homme exemplaire, un héros républicain.

Benedetto Varchi, membre de l'*Accademia fiorentina* et historiographe officiel de Côme, estime lui aussi que Ferrucci incarne le héros républicain<sup>53</sup>. Varchi avait initialement prévu de retracer l'histoire de la cité de

51. *Ibid.*, livre VIII, vol. 2, p. 216 : « Venne il Ferruccio in mano di Fabrizio, il quale poscia che egli l'ebbe vilaneggiato e oltraggiato con parole barbare e molto ingiuriose, rimproverandogli scioccamente, che di mercatante s'era fatto soldato, quasi come egli avesse fatto qualche non più udita scelleratezza; dissesi, il Ferruccio avergli risposto intrepidamente con dirgli, che tal fortuna potrebbe essere intervenuta a lui, come che valoroso e bene fortunato uomo stato si fusse: su la quale risposta avendolo già Fabrizio fatto disarmare, con la spada lo passò dall'un canto all'altro, comandando anche a' suoi che lo tagliassino in pezzi; sì che del corpo di lui fu fatto ogni crudele strazio. »

52. *Ibid.*, livre VIII, vol. 2, p. 211-213. Dans la *Vita di Antonio Giacomini*, la biographie écrite par Nardi, on retrouve le même décalage entre les choix tactiques faits par les membres du gouvernement florentin et les contingences matérielles auxquelles le citoyen-soldat est confronté sur le champ de bataille. Nommé commissaire aux armées florentines, Giacomini s'illustre au cours de la guerre de Pise entre 1495 et 1509, et bien qu'il ne sorte pas victorieux de cette entreprise, car la guerre de Pise s'étire dans le temps et la milice florentine subit un échec à Prato en 1512 qui entraîne le retour des Médicis, Nardi le présente comme un homme d'exception, un modèle de vertus républicaines. Il considère en effet que le commissaire florentin était capable de réformer le système politico-militaire de Florence et de mettre un terme aux divisions endémiques déchirant la cité. Nardi compose cette biographie vers 1548, au cours de son exil vénitien, et en raison du caractère exemplaire des actions du commissaire aux armées, il décide de faire circuler son manuscrit qu'il dédie à l'un des descendants de Giacomini. Voir I. Nardi, *Vita di Antonio Giacomini*, V. Bramanti (éd.), Bergamo, Moretti & Vitali, 1990. Lire l'article de L. De Los Santos, « La Vita di Giacomini e le Istorie di Jacopo Nardi : genèse de deux projets historiographiques post res perditas », dans *Storiografia repubblicana fiorentina*, ouvr. cité, p. 311-323. Lire également le chapitre que Lucie de Los Santos consacre à cette biographie dans sa thèse. L'œuvre y est présentée de manière détaillée puis mise en perspective avec la biographie que Iacopo Pitti consacre lui aussi à Giacomini.

53. C'est du reste ce dernier qui, à la fin de l'année 1546 ou au début de l'année 1547, le charge d'écrire l'histoire de Florence. La *Storia* de Varchi est publiée par Francesco Settmani en 1721, mais connaît auparavant une large circulation manuscrite, lire à ce propos l'essai consacré à Varchi dans *Storici e politici fiorentini del Cinquecento*, p. 733- 825. Pour ce qui est du rôle de Varchi au sein de l'Académie florentine, voir les articles de Michel Plaisance : « Une première affirmation de la politique culturelle de Côme I<sup>er</sup> : la transformation

1433 à 1532, année où Alexandre de Médicis est élu *duca della repubblica* ; il décide ensuite de poursuivre son récit jusqu'en 1538 et d'évoquer l'arrivée au pouvoir de Côme. La *Storia fiorentina* se concentre sur la dernière république et sur le siège qui est présenté comme « une guerre longue et périlleuse, dans laquelle se produisirent tous les exemples et accidents qui peuvent se produire dans une cité très puissante et très obstinée, assiégée par l'armée très puissante et très obstinée d'un pontife entêté et d'un empereur très opiniâtre<sup>54</sup> ».

Comme l'indique l'accumulation de superlatifs, le siège est perçu comme un moment exceptionnel où tout était possible, la capitulation tout autant que la victoire de Florence<sup>55</sup>. Varchi considère la milice comme un des points forts de la seconde république et lui attribue un caractère merveilleux puisqu'il la présente telle une « nouvelle et salutaire Circé, qui aurait subitement transformé les bêtes en hommes ». Il prend ainsi à contrepied le *topos* de la barbarie des armes et compare la milice à une magicienne qui aurait, à l'inverse de Circé, la déesse qui transforma les compagnons d'Ulysse en pourceaux, le pouvoir extraordinaire de transformer de jeunes hommes oisifs et enclins à la querelle en des héros prêts au sacrifice de leur vie pour défendre la *libertà*<sup>56</sup>.

De la même manière, Varchi fait l'éloge de la résistance héroïque des républicains et magnifie les actions de Francesco Ferrucci qui, bien qu'il

de l'Académie des "Humidi" en Académie Florentine», *Les Écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance* (première série), A. Rochon (dir.), Paris, Centre de recherche sur la Renaissance italienne, 2, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1973, p. 361-438 ; et dans la deuxième série de cette revue : « Culture et politique à Florence de 1542 à 1551 : Lasca et les Humidi aux prises avec l'Académie florentine », *Les Écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance*, A. Rochon (dir.), Paris, Centre de recherche sur la Renaissance italienne, 2, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1974, p. 149-242. Voir également Umberto Pirotti, *Benedetto Varchi e la cultura del suo tempo*, Florence, Olschki, 1971 ; lire l'essai consacré à Varchi dans *Storici e politici fiorentini del Cinquecento*, A. Baiocchi (dir.), dans *La letteratura italiana*, vol. 31, t. I, p. 743 ; Salvatore Lo Re, *La crisi della libertà fiorentina. Alle origini della formazione politica e intellettuale di Benedetto Varchi e Piero Vettori*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 2006 ; id., *Politica e cultura nella Firenze cosimiana. Studi su Benedetto Varchi*, Manziana, Vecchiarelli, 2008.

54. B. Varchi, ouvr. cité, X, I, p. 196 : « una lunga e perigliosa guerra, nella quale tutti avvennero quegli esempi ed accidenti, i quali in una potentissima e ostinatissima città, da un potentissimo e ostinatissimo esercito d'un caparbio pontefice e d'un pertinacissimo imperadore assediata, [...] possono ».

55. Varchi affirme en effet que si « Firenze [eusse] avuto la fortuna pari all'ardire, la fede de' collegati, de' condottieri e de' cittadini suoi medesimi a' maggiori bisogni non le fosse venuto meno, arebbe l'Italia (se già l'amor non me n'inganna) insieme coll'antica gloria, la sua prisca libertà senz'alcun dubbio ricuperare potuto, e dall'impero e servitù delle genti, se non barbare, ultramontane, dopo tanti e tanti infelici anni felicemente liberata si sarebbe ma altramente o destinavano i fati, o meritavano i peccati nostri » (*ibid.*, X, I, p. 196).

56. *Ibid.*, IX, I, p. 124 : « Né si crederrebbe agevolmente quanto fece gran frutto in gran parte della gioventù l'ordinanza della milizia ; perciocché dove prima molti di loro senz'alcuna grave cura e pensiero della repubblica o di loro medesimi, s'andavano tutto 'l giorno a spasso, o stavano su per le pancacce e dallo spezial Diamante a caratare l'uno l'altro, e dir male di questo e di quello che passava per la via, eglino, quasi nuova e salutevole Circe di bestie in uomini gli avesse subitamente ritornati, si diedero, non curando de' propri danni e pericoli, a procurare con ogni studio e diligenza così l'onore e la fama di se medesimi, come la libertà e la salute della lor patria. »

ne se destinât pas au métier des armes, a accompli en une seule guerre autant de prouesses qu'un général aguerri pourrait le faire au cours de plusieurs guerres réunies<sup>57</sup>. Selon lui, le commissaire aux armées n'a en rien démerité et il aurait pu triompher si la chance avait été de son côté. Dans cette histoire qui se veut objective<sup>58</sup>, Varchi réfute un à un les arguments de ceux qui blâment Ferrucci<sup>59</sup> et affirme que si la pluie n'avait pas éteint les fauconneaux des troupes florentines, ces bouches à feu qui permettaient de tirer des boulets, le cours de l'histoire aurait pu être modifié<sup>60</sup>. Le fait que l'historiographe officiel de Côme glorifie le passé républicain et ne taise pas d'éloge sur Ferrucci qui s'est battu pour la *libertà* et s'est opposé aux Médicis n'a en fait rien de vraiment étonnant. Côme, qui appartient à la branche cadette des Médicis, cultive une relation très particulière avec le passé de la cité. Il entretient la mémoire de l'expérience républicaine et n'hésite pas à se servir du patrimoine des Florentins pour se présenter comme celui qui a réussi à établir l'ordre dans la cité et à rassembler les citoyens. Ainsi l'historiographe peut-il célébrer le passé républicain de la cité et présenter Ferrucci comme un héros sans que cela soit forcément pris comme une critique contre le pouvoir de Côme lui-même.

### *L'évocation en demi-teinte des partisans du principat*

Si les partisans de la république estiment que la distribution des armes aux citoyens est une mesure indispensable à la sauvegarde de la cité et que

57. *Ibid.*, XI, CXXIII, p. 298 : « [...] sopra tutti gli altri fu degno d'immortal gloria e di sempiterna memoria Francesco di Niccolò Ferrucci, il quale di privatissimo cittadino e di bassissimo stato, venne a tant'alto e pubblico grado, ch'egli fece trallo spazio di pochi mesi tutte quelle prodezze in una guerra sola, che può trallo spazio d'assissimi anni fare un generale esercitatissimo in molte. »

58. Sur ce point, voir A. Montevocchi, *Storici di Firenze. Studi su Nardi, Nerli, Varchi*, Bologne, Pàtron, 1989, p. 105-118. Varchi, dès le *Proemio* de la *Storia fiorentina*, revendique son statut de spectateur des événements et non d'acteur : « Io, sebbene e per l'età, non avendo in quel tempo più anni che venticinque, e per lo non essere abile agli ufizi, essendo io bene cittadino di Firenze, secondo l'abuso delle repubbliche moderne, ma non già il beneficio godendo della città, non mi ritrovai in quel teatro come strione, nondimeno come spettatore v'intervenni; e suole molte volte accadere che più veggano e meglio giudichino d'alcuna o commedia o tragedia coloro i quali a vederla rappresentare intervengono, che quegli stessi non fanno, i quali a rappresentarla si trovano. »

59. B. Varchi, *ouvr. cité*, XI, LXI, p. 266 : « [...] io non voglio tacere che il Ferruccio fu da molti, e ancora è, di due cose accusato; l'una, ch'egli con poco giudizio aveva lasciato Empoli s'ornato, e con minor guardia che non bisognava, come s'egli fosse stato preso per forza, e non per tradimento; l'altra, ch'egli tirato da troppa ambizione non s'era partito di Volterra, e tornato in Empoli, come egli era stato commesso. »

60. *Ibid.*, XI, CXXIV, p. 299 : « L'ufficio mio non è difendere il Ferruccio, ma la verità, e però dovunque ella non appare manifesta, può ciascuno credere quello che più vero, o verisimile gli si dimostra; a me pare che al Ferruccio non mancasse né prudenza né ardire, ma la fortuna; perciocché se, oltre la pioggia, l'assalto si repentino e si improvviso non gli avesse vietato il potere adoperare le trombe di fuoco e le moschette, era agevol cosa che con quella poca gente rompesse il fiore de' Tedeschi, degli Spagnuoli e degli Italiani, posciachè con non più di quattro trombe arse miserabilmente in pochissimo spazio, chi scrive cento e chi trecento Tedeschi, e con meno di cinquecento cavalli ne fu già millequattrocento. »



Ferrucci est l'incarnation même de l'héroïsme, les tenants du principat investissent la milice et le siège de Florence d'une signification fort différente. Ils tendent à banaliser ces deux questions ou à n'y voir que l'expression des luttes de faction. Le personnage de Ferrucci prend alors une toute autre dimension. Dans ses *Commentarii*, Filippo de' Nerli<sup>61</sup> parcourt une période longue de plus de trois siècles : le récit commence en 1215, avec les luttes entre guelfes et gibelins et s'achève en 1537 sur la victoire de Cosme de Médicis face aux *fuorusciti* à Montemurlo. Nerli borne ainsi son écriture aux conflits internes et à leur apaisement ; une fois la concorde établie par le bon Prince, il ne lui semble plus pertinent de poursuivre ses commentaires<sup>62</sup>. Le récit du siège s'insère dans l'histoire globale de la cité dominée par les luttes internes. Dès lors, il n'est pas surprenant d'observer que la guerre est présentée comme une simple expression de la lutte de faction et aucunement comme un combat qui fédère les citoyens contre leur ennemi extérieur. Les *Commentarii* ne sont pas une histoire de Florence au sens large du terme, mais davantage des souvenirs choisis ; toutefois on peut s'étonner du fait que Nerli ne consacre que quelques lignes à peine à la bataille de Gavinana comme si l'issue du combat était escomptée, à l'inverse de Varchi qui considère qu'au moment de cet affrontement tout était encore possible.

Le regard que Nerli pose sur la guerre et sur les actions de Francesco Ferrucci est étroitement lié à sa conception de l'histoire florentine : la décision d'affronter les troupes impériales est présentée comme un choix politique erroné et comme le résultat de la pression que les factions

61. Filippo de' Nerli, *Commentarii de' fatti civili occorsi dentro la città di Firenze dall'anno MCCXV al MDXXXVII*, Augsburg, appresso David Raimondo Mertz e Giovanni Iacopo Maier, 1728. Né en 1485, Filippo de' Nerli est de la même génération que Francesco Guicciardini, et comme ce dernier il est issu d'une famille d'optimates et a pris part au gouvernement comme le veut son rang social. Benedetto Varchi le décrit ainsi : « *Era Filippo, oltre la nobiltà della famiglia, d'una buona memoria, e, per uomo non letterato, assai buon ragionatore, ma d'animo molle ed effeminato.* » (B. Varchi, ouvr. cité, V, XII, p. 89.) Entre 1512 et 1524, il recouvre diverses charges politiques à Florence et à Prato, en 1524, il est nommé gouverneur de Modène par le pape. En octobre 1529, il est déclaré suspect par le gouvernement et emprisonné avec 18 autres personnes dans le Palais de la Seigneurie et ne sera libéré qu'après la capitulation de la cité. Au retour des Médicis, il est appelé à siéger dans les plus importantes magistratures : la Seigneurie, le Conseil des Deux-Cents et même le Conseil des Quarante-Huit. Entre la fin de l'année 1531 et l'année 1532, il se rend à Rome auprès de Clément VII qui désire le consulter et transmettre, à son retour à Florence, les intentions du pontife concernant la restauration. C'est dès cette époque qu'il entreprend la rédaction des *Commentarii*. La rédaction est interrompue en 1534 et n'est reprise qu'en 1549. On sait qu'en 1550, Nerli adresse le livre VII à Cosme de Médicis. Ce n'est vraisemblablement qu'en 1553, c'est-à-dire environ trois ans avant sa mort, que l'auteur met un point final à cette œuvre. Voir Ivo Biagiotti, « *Politici e storici del Cinquecento: Filippo de' Nerli (1485-1556)* », dans *Archivio Storico Italiano*, CXXXIII, 1975, p. 93 et l'article consacré à Nerli dans le *Dizionario Biografico degli Italiani*.

62. Sur la périodisation de l'histoire, voir J.-L. Fournel, « *Cessazione della guerra e fine della storia* », dans A. E. Baldini, M. Guglielminetti (dir.), *La «riscoperta» di Guicciardini*, Atti del Convegno internazionale di studi, Turin, 14-15 novembre 1997, Gênes, Name edizioni, 2006, p. 111-130.



exercer sur les capitaines<sup>63</sup>. Ainsi blâme-t-il ceux qui ont refusé tout accord avec l'empereur et se sont *ostinati*<sup>64</sup> dans l'alliance avec François I<sup>er</sup>. Nerli déplore le fait que l'opinion de ces derniers ait prédominé dans les conseils, car « ils préféreraient voir leur cité détruite et abattue, plutôt que de trouver un quelconque accord<sup>65</sup> ». Malatesta Baglioni est un de ceux qui s'opposent aux voix de ces partis, et contrairement à beaucoup d'historiographes, Nerli offre une vision positivement connotée du capitaine mercenaire à qui est confié le commandement de la garnison de la cité ; ce dernier ne porte pas le poids du soupçon mais représente au contraire la voix de la raison<sup>66</sup> :

[...] il leur semblait impossible de tenter une pareille entreprise sans faire courir à la cité le danger manifeste d'être entièrement saccagée, [...] c'est la raison pour laquelle le seigneur Malatesta et le seigneur Stefano s'opposaient vaillamment à ceux-là qui désiraient tenter la fortune, car il ne voulaient pas être la cause du sac et de la destruction d'une telle cité qu'ils étaient tenus de défendre et de conserver<sup>67</sup>.

Baglioni est dépeint comme un homme sage, qui fait preuve de mesure ainsi que de discernement, parce qu'il ne juge pas opportun de tenter une sortie générale pour repousser les impériaux, convaincu qu'il est que les rapports de force sont disproportionnés et que l'issue du combat serait forcément funeste pour Florence. Francesco Ferrucci, en revanche, est décrit comme un homme imprudent et ambitieux et Nerli dit de lui qu'il était « très courageux, mais beaucoup plus audacieux que prudent, et il était très désireux de gloire<sup>68</sup> ». Les deux personnages sont ainsi symétriquement

63. F. de' Nerli, ouvr. cité, IX, p. 187-188.

64. *Ibid.*, IX, p. 209 : Nerli fait ici référence aux partisans de Carducci, qu'il désigne sous le nom de *setta degli ostinati*.

65. *Ibid.*, IX, p. 209 : « *prima volevano vedere la città distrutta e rovinata, che in alcun modo accordare* ».

66. À Florence, les soupçons concernant Malatesta Baglioni naissent dès le début du siège. En effet, à deux reprises, le 10 novembre et le 11 décembre, alors que les milices florentines ont tenté une sortie générale contre les assiégeants et qu'elles semblent sur le point de prendre le dessus, Baglioni ordonne le retrait des troupes. Il soutient qu'il ne veut pas courir le risque de causer la ruine de son armée ainsi que de la République, car le combat entre les troupes florentines et des soldats vétérans et supérieurs en nombre lui semble par trop inégal. À son sens, mieux vaut ménager les ressources des miliciens afin qu'ils puissent faire face aux futurs assauts des armées étrangères. Mais nombreux sont ceux qui pensent que Malatesta Baglioni a conclu des accords secrets avec le pape, stipulant qu'en échange de faveurs ecclésiastiques et notamment la restitution de son fief de Pérouse, il s'engage à ne pas attaquer le camp ennemi et à amener Florence à se rendre sans que les troupes impériales mettent la cité à feu et à sang. Voir Arnaldo D'Addario, *Alle origini dello Stato moderno in Italia: il caso toscano*, Florence, Le lettere, p. 139.

67. F. de' Nerli, ouvr. cité, X, p. 224 : « [...] *pareva loro [a Malatesta Baglioni e Stefano Colonna] impossibile tentare una tale impresa senza mettere la città in manifesto pericolo di farla tutta saccheggiare, [...] però si opponevano gagliardamente il signor Malatesta, e il signor Stefano a quelli, che desideravano tentar la fortuna, per non voler esser cagione di far saccheggiare, e distruggere una tanta città, la quale erano obbligati difendere, e conservare.* »

68. *Ibid.*, X, p. 225 : « *assai animoso, ma molto più audace che prudente, ed era desiderosissimo di gloria* ».

opposés : Baglioni obéit à la raison et répond au devoir de conserver la cité, tandis que Ferrucci est essentiellement guidé par son ambition et se montre avide de victoires. S'opposant à tort à quelque chose qui le dépasse et désirant plus que ce qu'il peut obtenir, il se rend coupable d'*hybris* aux yeux de Nerli.

D'après l'historien, son ambition va au-delà de son amour pour la patrie et met Florence en danger. Dans cette logique, le châtement qu'il reçoit est à la hauteur de la démesure dont il a fait preuve, puisque son orgueil lui coûte la vie. La bataille ne donne lieu à rien d'autre qu'un récit lapidaire qui se limite au rapport de force inégale entre les deux parties qui s'affrontent et la mort de Ferrucci est évoquée avec détachement et sans lyrisme aucun. Le commissaire aux armées florentines ne meurt pas en héros se sacrifiant sur l'autel de la république, il a un rôle passif et il n'est fait aucune mention des propos qu'il aurait tenus au moment de son agonie : « [...] les hommes du Prince, ou bien à cause de la douleur de la mort de leur seigneur, ou pour quelque autre raison qui les guidait, ôtèrent également la vie à Ferruccio<sup>69</sup>. »

De surcroît, son meurtrier n'est pas clairement identifié, car Nerli, contrairement à d'autres historiens, ne dit pas explicitement que Ferrucci a été tué par Maramaldo. En attribuant la mort de Ferrucci aux hommes de Philibert de Chalon, sans les nommer précisément, et en laissant planer l'incertitude quant au mobile de ce geste, Nerli tend à banaliser la mort du commissaire au lieu de la présenter comme un épisode exemplaire où la vertu du citoyen-soldat s'oppose à la lâcheté du mercenaire, contrairement à Nardi<sup>70</sup>. La question de la guerre ne se pose donc pas en termes de soldats de métier ou citoyens-soldats. En effet, Nerli ne voit pas l'échec de la seconde république comme une défaillance militaire mais essentiellement comme une défaillance politique. La chute de la seconde république est exclusivement causée par les luttes entre factions et les brefs commentaires que le siège suscite ne font rien d'autre que refléter les ambitions personnelles et l'égoïsme de certains Florentins. Dans cette logique, il n'est pas étonnant de constater que Nerli ne considère pas Ferrucci comme un héros : le commissaire est certes courageux et doté de vertus militaires et civiques, mais il fait preuve d'une ambition démesurée et opère des choix irraisonnés. De manière très schématique, deux modèles s'affrontent sous la plume de Nerli et nous pourrions dire que Malatesta Baglioni incarne

69. *Ibid.*, X, p. 237 : « [...] *gli uomini del Principe, o pel dispiacere della morte del loro Signore, o per qualsivoglia altra cagione, che gli movesse, privarono della vita anco il Ferruccio.* »

70. I. Nardi, *Istorie...*, ouvr. cité, VIII, p. 216.

la politique de la circonspection et de la raison (vertus traditionnellement attribuées aux anciens), tandis que Francesco Ferrucci incarne la politique de l'impétuosité (trait caractérisant les jeunes, généralement présentés comme forts mais dépourvus de sagesse).

On retrouve une représentation de Francesco Ferrucci relativement semblable dans la *Storia d'Italia* de Francesco Guicciardini. Ferrucci n'apparaît que dans le chapitre II du livre XX quand il commande les soldats envoyés d'Empoli à Volterra. Le récit des faits militaires manque étonnamment de précision et le personnage de Ferrucci, dont il n'a pas été question jusque-là, ne fait pas l'objet d'une présentation détaillée, on n'apprend rien sur lui, sur son engagement pour la patrie, et sa charge aux armées n'est même pas mentionnée. S'il précise que Ferrucci est tué de la main de Maramaldo vraisemblablement en raison d'une rancœur personnelle, Guicciardini ne présente pas la mort du commissaire comme le martyre d'un héros républicain<sup>71</sup>. Ce dernier n'a pas d'épaisseur, il est réduit à quelques actions peu développées et dommageables à la République, il ne se soumet pas aux ordres qu'il reçoit et déçoit tous les espoirs que les Florentins avaient fondés sur lui. Cette observation vaut également pour la correspondance de Francesco Guicciardini, nous pensons en particulier à la lettre qu'il adresse à son frère Luigi le 5 août 1530 : la nouvelle de la déroute et de la mort de Francesco Ferrucci vient de tomber et Francesco Guicciardini en fait mention de manière extrêmement sobre, comme si cette issue était plus que probable<sup>72</sup>. Par ailleurs, Guicciardini brosse un portrait plutôt clément de Malatesta Baglioni : il ne prend pas parti sur les accusations de trahison qui pèsent sur lui, mais le présente comme un capitaine qui refuse de cautionner la folie des *arrabbiati*, les enragés qui se réclament de Savonarole et qui désirent un gouvernement large, quelles que puissent être ses motivations véritables :

Et le danger était grand que la guerre ne prît fin qu'avec l'anéantissement de cette cité, car les magistrats partageaient cette obstination, ainsi que presque tous ceux qui avaient en mains l'autorité publique ; il était impossible aux autres, qui étaient

71. F. Guicciardini, *Storia d'Italia*, E. Mazzali (éd.), Milan, Garzanti, 1988, XX, II, vol. III : « *il Ferruccio, [...] prigioniero fu ammazzato da Fabrizio Maramaus, per sdegno, secondo disse, conceputo da lui quando, nella oppugnazione di Volterra, fece appiccare uno trombetto, mandato in Volterra da Fabrizio con certa imbasciata.* »

72. En revanche, il déplore fortement la disparition du Prince d'Orange : « *Siamo a bore 20, con l'avisio della ropta del Ferruccio, et simul con la morte del Principe. La quale è stata male a proposito, non per disordini che io tema n'habbia a seguire nel campo, perché tengo certo, se fussi salvato, l'accordo harebbe havuto presto luogo, perché maxime Malatesta confidava in lui assai, et perché el Principe andava boggi benissimo alla via di salvare la città dal saccho: a che dubito che 'l fato nostro non la conduchi per ogni via.* » (P. G. Ricci (dir.), *Carteggi di Francesco Guicciardini*, Rome, Istituto Storico Moderno per l'Età Moderna e Contemporanea, 1972, volume XVII, lettre 229, p. 283-284.)

d'avis contraire, de les contredire, à cause de la crainte des magistrats et de la menace des armes. Si ce n'est que Malatesta Baglioni, comprenant que la situation était sans remède, força quasiment les Florentins à faire la paix ; il y était peut-être poussé par la pitié de voir totalement périr une si glorieuse cité à cause de la rage de ses citoyens, et par le déshonneur et le discrédit que lui vaudrait d'être présent lors d'un tel désastre ; mais il fut poussé bien davantage, pensa-t-on, par l'espoir d'obtenir du pape, au moyen de cet accord, son retour à Pérouse<sup>73</sup>.

Comme nous l'avons déjà vu pour Nerli, pour Francesco Guicciardini l'échec de la seconde république découle avant tout de l'obstination des *arrabbiati*<sup>74</sup> et s'explique par la forme des institutions qui n'accordent pas la prédominance aux citoyens qui détiennent un savoir politique.

Nous avons examiné comment la création de la milice a modifié les perceptions sous la seconde république florentine et comment les orateurs se sont employés à élaborer un modèle nouveau, celui du citoyen-soldat. Nous devons rappeler que la réalité fut loin d'illustrer les ambitions morales et spirituelles défendues par les jeunes orateurs. Leur action moralisatrice ne permit pas d'éliminer le luxe. L'appel à la renonciation au luxe semble davantage correspondre à une invitation rhétorique qu'à la réalité de la milice. D'ailleurs, Benedetto Varchi ne manque pas de rapporter que les soldats étaient richement vêtus à l'occasion des spectacles militaires :

Que personne ne pense qu'il soit donné de voir un plus beau spectacle que celui que faisait la jeunesse florentine lorsqu'elle se rassemblait, tant pour ce qui est de la disposition des personnes, que parce qu'ils étaient armés non moins utilement que somptueusement vêtus<sup>75</sup>.

Du reste, le portrait du jeune hallebardier peint par Jacopo Pontormo sous la seconde république, nous renvoie l'image d'un jeune homme vêtu avec élégance et portant une longue chaîne en or. Comme la posture du jeune hallebardier semble le suggérer, les soldats florentins avaient un rôle essentiellement défensif. Ils gardaient un poste, faisaient des rondes, servaient

73. F. Guicciardini, *Storia d'Italia*, ouvr. cité, XX, II, vol. III : « *Ed era pericolo che la guerra non finisse con l'ultimo estermínio di quella città, perché in questa ostinazione concorrevano i magistrati, e quasi tutti quegli che avevano in mano la pubblica autorità; non restando luogo agli altri, che sentivano il contrario, di contradire per timore de' magistrati e minacce dell'arme: se Malatesta Baglioni, conoscendo le cose senza rimedio, non gli avesse quasi sforzati a concordare; movendolo forse la pietà di vedere totalmente perire, per la rabbia de' suoi cittadini, si preclara città, e il disonore e danno che gli risulterebbe a trovarsi presente a tanta rovina; ma molto più, secondo si credette, la speranza di conseguire dal papa, per mezzo di questo accordo, di ritornare in Perugia.* » (Traduction en français de J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *Histoire d'Italie*, Paris, Laffont, collection « Bouquins », 1996.)

74. P. G. Ricci (dir.), *Carteggi di Francesco Guicciardini*, ouvr. cité, vol. XVII, lettre 229, p. 283.

75. B. Varchi, *Storia fiorentina*, ouvr. cité, VIII, 7, p. 140 : « [...] *nè pensi alcuno, che si possa vedere più bello spettacolo di quel che faceva la gioventù fiorentina quando si ragunavano insieme, sì per le disposizioni delle persone, e sì perché egli erano non meno utilmente armati, che pomposamente vestiti.* »

en somme de force auxiliaire, mais n'étaient pas le fer de lance de l'armée florentine<sup>76</sup>. C'étaient les soldats mercenaires employés par Florence qui livraient bataille. Au cours du siège, les critères de recrutement furent élargis et on atteignit environ le nombre de 10 000 conscrits, ce qui peut sembler dérisoire. L'importance du modèle du citoyen-soldat réside donc davantage dans ses effets que dans ses actions à proprement parler et les harangues que nous avons examinées permettent en partie de comprendre comment la cité a trouvé la force de tenir un siège dix mois durant.

Par ailleurs, la milice nouvellement instituée et la figure de Francesco Ferrucci donnent lieu à des jugements très différents dans les œuvres composées après la chute de la seconde république et leur présentation en dit long sur le regard porté sur ce gouvernement et sur son contenu « idéologique ». Filippo de' Nerli et Francesco Guicciardini font très peu référence à la milice. Ils considèrent Ferrucci comme un simple citoyen et ne le font apparaître que dans des situations qui lui sont défavorables. Guicciardini insiste sur le fait que le commissaire aux armées a désobéi et Nerli met en exergue son manque de modération et sa soif de gloire. L'échec de la république démontre, selon eux, que cette solution n'était pas envisageable et que Florence a besoin du principat, car la république est source de désordres.

À l'opposé, Donato Giannotti, Jacopo Nardi et Benedetto Varchi relaient le mythe du citoyen-soldat qui se bat pour sa patrie et en font un enjeu républicain. Ils proposent un récit passionné des faits d'armes de Ferrucci et magnifient sa mort. Dépeint comme le Florentin valeureux qui aurait pu changer l'histoire de sa cité, le commissaire représente un modèle à suivre pour les Florentins qui peuvent aisément s'identifier à lui dans la mesure où rien ne le prédestinait à embrasser une carrière militaire. Cette vision lyrique de la vie du commissaire florentin traversera les siècles, puisque Francesco Ferrucci sera célébré comme un héros romantique au cours du *Risorgimento*, un précurseur qui a combattu contre l'occupation de la Péninsule par des étrangers. C'est d'ailleurs à la faveur du *Risorgimento* que plusieurs harangues à la milice seront publiées, preuve que les modèles qu'elles présentent étaient encore aptes à éveiller les consciences à un moment où la patrie se trouvait à nouveau en danger.

76. Cecil Roth, *L'Ultima repubblica fiorentina*, Florence, Vallecchi Editore, 1929 [*The Last Florentine Republic*, Londres, 1925], p. 283.



Pontormo (Jacopo Carucci), 1494-1556,  
*Portrait d'un hallebardier (Francesco Guardi?)*,  
ca 1528-1530, J. Paul Getty Museum, Los Angeles.